

Carole Contant réalise des films artisanaux où souvent l'acte de filmer et la parole font danse, le geste parle. A travers le processus du tournage, parfois elle propose de vivre une expérience sensorielle aux participants puis aux spectateurs. Elle a fait des films d'un seul trait, répondant à une contrainte technique ou thématique collective (Collectif Les Petits Films de 2000 à 2006). Tourné-montés, ou bien ciselés à la lettre, ses films cherchent à soulever le réel par des couches sonores en contrepoint jusqu'à la métamorphose, à la perte. Parfois poèmes ou bien simples notes pour laisser une trace d'ici, d'elle ou de lui, ses films goûtent, sans dessus-dessous, à l'enfance, quelque chose du béaba, une lettre, une sensation minuscule, un portrait. La cinéaste aime le don des correspondances épistolaires et les jeux de mots en bouche. Plaisir d'écouter ou de faire entendre un autre monde juste-là, sous les pavillons, les paupières. Un monde qu'elle recrée à chaque essai cinématographique à travers une relation audio-visuelle disjointe. Jusqu'à 2008, ses films ont pour particularité d'être presque tous tournés en super 8.

Nombreux des films de Carole Contant impliquent le corps, le sien, devant et derrière la caméra, ou celui de ceux à qui elle demande d'agir (sur un mode performatif ou documentaire) ; Carole Contant cherche à mettre en jeu le corps individuel au sein du corps social, elle veut retourner la peau de l'action citoyenne comme mouvement poétique, danse, métamorphose agissante sur le réel, expérience du sensible. On peut voir ainsi « Valse », « Roc », « marché » et « tournés » transformer l'espace public, comme des appels à la liberté et aussi éloge des gestes simples (un sourire, une marche). A la recherche d'une vitalité essentielle où le fait d'offrir aux actants une implication joyeuse, physique dont le réel cinématographique transfigure leur rapport au monde dans l'instant du tournage et par résonance cette joie éprouvée se transmet au spectateur qui retrouve le plaisir de celui qui a fait en regardant et en écoutant. La cinéaste propose parfois des actions à performer ou des mots à dire toujours de manière engagée (dire comme on aime, aimer ce qu'on dit...). Ces séquences sonores ou visuelles, mis en relation avec une bande-image ou une bande-son en contrepoint trouvent une saveur vive, au modelé parfois étrange, un goût décalé souvent tenace. Ces films sont souvent esquissés, la qualité visuelle est souvent reléguée au second plan derrière la vitalité essentielle à l'oeuvre.

Au cœur de ses films travaille la question du cinématographique comme transport amoureux ou littéral. Ses films sont parfois de réelles lettres d'amour, don de soi, consécration de l'autre ou des biens communs (« A, Rose », « O, o fille de l'o », « Oh, didon! »,). Ses projets envisagent la question de l'engagement intime de tout travail sous les phares du véhicule de sa passion pour les mots et pour tous langages humains artistiques ou simples gestes quotidiens.

Toute une série de films tournent ainsi autour de la motricité et du vertige. Carole semble appeler de ces vœux des actes naturels, sans moteur mécanique, sans énergie ajoutée, de l'énergie du corps, de l'esprit et du cœur pure, qu'il soit animal ou humain ; cette énergie invoquée fait fi des machines et du progrès (sous-tendu son penchant écologiste pour la simplicité volontaire) : critique de la place que prennent les voitures (« Huit mètres garés »), un cheval pour une voiture (« du feu de dé »), un vélo contre un camion (« noitulover ») (palindrome de révolution), le corps traumatisé de l'enfance et des courses automobiles comme rituel familial assourdissant (« Je ne suis pas une voiture, ni Vincent Van Gogh »), le tournage révélé comme acte de désir, espace-temps du vertige (« tournés », « valse », « roc »).

Pour Carole, le travail artistique est une cure collective. Ces films nettoient entre autre des manies qui nous lient en passant en revue, comme des cycles qui se répètent infiniment, jusqu'à la guerre (Manie II : Le Beurre », « Manie I : La Vaisselle », « Manie III : La Couette »). Mots, images, sons, couleurs à l'oeuvre en sont les éléments chimiques, énergies essentielles, soins qu'elle porte sur le monde et ses étants. Son dernier film « avaler Pierre » est une première ébauche de tentative de film curatif comme le chant chamane porte soin.

Le lyrisme total de certains films équilibrent l'allure burlesque de bien d'autres. Carole Contant aime vivre sa vie en filmant, écrivant et programmant des films qui nous dévisagent et résonnent avec les entours. Ainsi, elle filme depuis 3 ans cinq danseurs qui ont décidé de vivre la leur (« Les

cheminants ») et veut prolonger cette expérience en la partageant avec des visiteurs : ceux-ci déposerait leurs rêves de vie dans un dictaphone à leur disposition, au fond d'une cabane faite de guingois et de cartons récupérés. Cette petite antre, posée dans un coin de n'importe quel espace de passage accueillerait qui veut retomber en enfance une minute ou deux avant d'en ressortir. Un petit texte leur écrirait une lettre. « Entrez dans la boîte comme une lettre-corps », on lirait sur la porte ? Les gens passent en se baissant, à quatre pattes, aux prémisses de leur motricité. Résurgence de ces obsessions épistolaires et devenir lettre, l'être au sens du corps tout entier en transformation permanente. Cette exposition participative pourrait s'intituler *Quand je redeviendrai petit* (texte de Janusz Korczak) ou plutôt au présent impératif « redeviens petit »¹.

Nombreuses pensées épousent la sienne, celle de « la poétique du divers » et « la philosophie de la relation », « Tout-monde » dessiné par Edouard Glissant, où la frontière entre soi, les autres et le cosmos sont abolis. Plongée dans le continu corps-langage réfléchi par la pensée festive et vivante d'Henri Meschonnic, ou les élans de Janusz Korczak qui vont au-delà d'un simple désir pédagogique, et aussi, celle exhumée par la vitalité et les pouvoirs quasi chamanique mise en jeu dans l'oeuvre de l'artiste brésilienne Lygia Clark ; cette dernière tente ainsi de libérer les puissances de l'imagination créative, ce qu'elle relie au corps vibratile... son engagement passe de l'"artistico-formel à l'artistico-vital", elle exprime le sujet comme un artiste malade, c'est à dire, qui ne se réalise pas dans son rapport au monde... Il s'agit pour nous tous d'embrasser la révolution du sensible, vieux poncif qu'on laisse régulièrement au fond des tranchées parce qu'on ne sait plus y croire. Aussi, André Breton dans « Arcane 17 » exhorte à cette vitalité essentielle quand il dit : « L'acte d'amour, au même titre que le tableau ou le poème, se disqualifie si de la part de celui qui s'y livre, il ne suppose pas l'entrée en transe. ». Pour la cinéaste, artiste, danseuse des entre-mondes ou comme on voudra bien l'appeler, Carole Contant, filmer, danser, écrire, c'est aimer, et aimer rejoint cette révolte seule créatrice de lumière selon Breton : « la poésie, la liberté et l'amour doivent inspirer le même zèle et converger, à en faire la coupe même de la jeunesse éternelle, sur le point moins découvert et le plus illuminable du cœur humain. » Cet art auquel Carole aspire a à voir avec la bonté comme seule démarche profonde réelle pour une fin de guerre totale. Ebaucher un espace et un temps où permettre que les êtres se sentent reliés profondément à leur moi, au monde et aux autres, en leur donnant une expérience à vivre, qu'elle qu'elle soit.

(juin 2013)

¹ Vous dites :
*C'est fatigant de fréquenter les enfants.
Vous avez raison.
Vous ajoutez :
Parcequ'il faut se mettre à leur niveau,
se baisser, s'incliner, se courber, se faire petit.
Là vous avez tort.
Ce n'est pas cela qui fatigue le plus.
C'est plutôt le fait d'être obligé
de s'élever jusqu'à la hauteur de leurs sentiments.
De se hisser sur la pointe des pieds
pour ne pas les blesser.*